

**Zeitschrift:** Générations : aînés  
**Herausgeber:** Société coopérative générations  
**Band:** 28 (1998)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Sylphide évaporée  
**Autor:** Denuzière, Maurice  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-826758>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Sylphide évaporée

par Maurice Denuzière

L' image de la sylphide, femme idéale, compagne invertébrée, muse secrète, égérie vénérée, inventée par René de Chateaubriand à l'usage des collégiens sentimentaux, dont nous fûmes, ne meuble plus les rêves des adolescents.

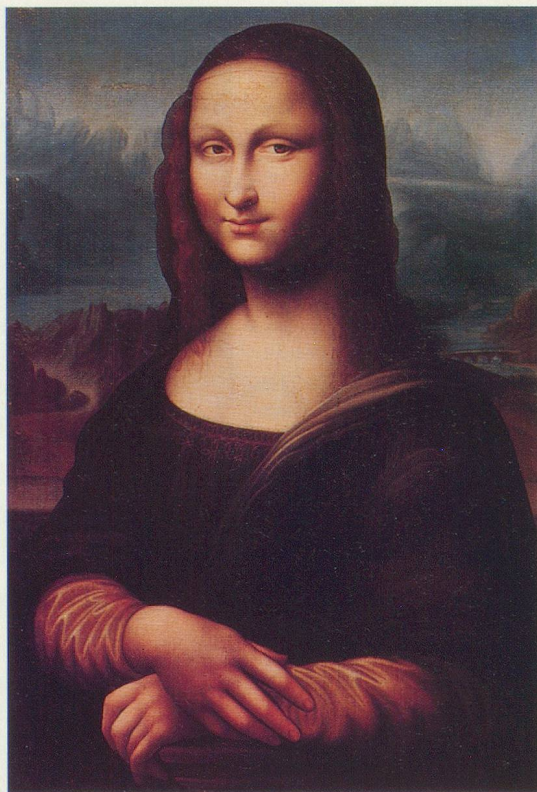
Les libres rapports entre garçons et filles ont rendu vaine la fonction de l'amante fictive, composite et sublime, qui empruntait aux statues et aux peintures des musées, plus encore qu'aux femmes entrevues, ce que chacune de ces filles d'Eve avait de plus séduisant.

Suivant l'idée qu'il se faisait du corps féminin, de ses troubles mystères, de ses abandons, de ses pudeurs, l'adolescent de ma génération, comme autrefois le jeune solitaire désœuvré de Combourg, voyait sa sylphide avec les jambes de Diane chasseresse, le buste de Gabrielle d'Estrée, les hanches de Vénus callipyge, le sourire de Mona Lisa, le regard mélancolique de Bethsabée, la chevelure d'Esther se parant pour Assuérus. Il l'imaginait, suivant les heures et l'humeur du jour, tantôt naïvement offerte, sans voiles, comme la petite bacchante de Pradier, dodue et provocante comme l'Odalisque de François Boucher, alanguie comme la Pauline Borghèse de Canova ou sévère et chapeauté telle la Mrs Siddons de Gainsborough.

Les rêveurs romantiques et attachés déplorent la fin de nos sylphides, les réalistes et les machos, qui jamais ne connurent l'enchantement des purs amours imaginaires, s'en moquent.

\* \* \*

En découvrant la femme de chair et de sang, l'adolescent de ma génération, enthousiaste et curieux, croyait aller au-devant de la plus belle aventure de la vie. L'élue, sylphide moins parfaite mais bien réelle, une amie de sa mère souvent, une



voisine parfois, quand ce n'était pas la crémière ou l'épouse du pharmacien, lui inspirait sonnets ou élégies. Il célébrait la vénusté de la dame, le plus souvent inaccessible, s'exaltait, jusqu'à perdre le sommeil, d'un regard un peu appuyé, d'un frôlement involontaire de hanche ou de buste, d'un parfum dont sa main restait imprégnée. Il souffrait d'un bonjour trop distant, s'inquiétait d'une absence, s'irritait de l'intérêt qu'elle semblait porter à un autre. Il parcourait vingt fois sa rue pour se trouver sur son passage, guettait sa silhouette derrière une fenêtre voilée, puis un jour osait la suivre, lui remettre un billet. Elle riait, il était au désespoir. Elle montrait de la commisération, il se sentait humilié. Elle semblait émue, il bafouillait. Elle accordait un rendez-vous discret, il s'esquivaient confus, jusqu'au jour où, domptant sa timidité, il avouait ses ignorances et prenait dans un parc, ou dans un boudoir, sa première leçon d'amour.

Il est à craindre que la libération des mœurs ne prive l'adolescent d'aujourd'hui des merveilleux émois qui furent les nôtres, encore que, sous des dehors affranchis, la désinvolture du blue-jean et des baskets, garçons et filles dissimuleraient, disent les sociologues, un romantisme que seuls les copains et un respect humain mal placé les empêchent peut-être de manifester.

\* \* \*

Un ami m'a récemment demandé, comme à d'autres anciens adolescents: «Si vous aviez seize ans aujourd'hui, quel type de jeune fille courtoisiez-vous?»

Courtois, lâche et un tantinet flagorneur, j'ai répondu que sa petite-fille, une jolie rouquine, lycéenne de bonne éducation, ne manque pas de charme et que ce serait sans doute à ce genre de demoiselles que j'enverrais des vers, si j'avais son âge.

Mais, à la réflexion, je crois bien que je n'en ferais rien. Depuis que la minijupe a atteint son point culminant — ce qui ne va pas à toutes les femmes —, depuis que le jean crasseux et effrangé «fait classe», depuis que les lycéennes se chaussent comme des coureurs de brousse, négligent de poudrer leur nez et de brosser leurs cheveux, fument de drôles de tabacs et offrent un préservatif au garçon qui leur plaît, comme nous offrions autrefois une pastille de menthe, point n'est besoin de poème pour émouvoir de telles créatures.

Il se pourrait cependant que les galants satisfaits, sinon comblés, de ces demoiselles, bientôt las de libre animalité et de laisser-aller, ne découvrent, peut-être en lisant Chateaubriand, le charme envoûtant d'une sylphide, petite-fille vaporeuse de celle qui hanta les rêves de leur grand-père.

M. D.